

TEXTE //
MARCOS AVILA FORERO

BIOGRAPHIE GENERALE MARCOS AVILA FORERO

Diplômé en 2010 de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris avec les félicitations du jury, Marcos Avila Forero part en 2011 en Amazonie pour réaliser A TARAPOTO, UN MANATÍ, œuvre qu'il présente à l'exposition *Le Vent d'Après* et obtient le *Prix Multimédia Des Fondations De Beaux-Arts*. En 2012 il voyage à la frontière entre le Maroc et l'Algérie (fermée pour conflit diplomatique) et réalise la vidéo CAYUCO. En 2013, après avoir reçu le *Prix Découverte Du Palais De Tokyo*, il voyage en Colombie et travail avec des populations déplacées par le conflit armé dans un bidonville nommé ZURATOQUE, prénom qu'il donne à une de ces œuvres et à une exposition individuelle au Palais De Tokyo. Il a été ensuite invité par Giuseppe Penone pour réaliser une résidence d'artiste avec la Fondation d'Entreprise Hermès, qui a donné lieu à une deuxième exposition au Palais De Tokyo. En 2014, l'œuvre A TARAPOTO, UN MANATÍ, lui permet de remporter le *LOOP Award 2014*. En 2017, Marcos Avila Forero est invité à la Biennale *Viva Arte Viva* de Venise (57ème édition en 2017) par la curatrice Christine Macel.

LES CHOSES QUI ECHAPPENT

une exposition personnelle de **Marcos Avila Forero**

17 Octobre - 25 Novembre 2017

Les choses qui échappent revêtent autant d'importance que celles que l'on comprend ou que l'on abouche.

Dans le travail de **Marcos Avila Forero**, l'œuvre ne réside pas seulement dans la « trace » qu'il décide d'exposer, qu'il s'agisse d'un film, d'une photographie ou d'une sculpture. Le terrain, les temps du repérage, de l'observation et de l'échange constituent pour l'artiste, avec la recherche d'archives, un préalable intime et documentaire nécessaire.

« Mon travail existe avant tout là où je le fais. »

La sélection de photographies que constitue la troisième exposition individuelle de **Marcos Avila Forero** à la Galerie Dohyang Lee joue ainsi le rôle du carnet de croquis ou de notes qui accompagne souvent ses œuvres dans leur exposition. Elles sont la matière du hors-champ et le signalent. Documentaires ou journalistiques, si les portraits exposés disent aussi les coulisses de la création, ils sont avant tout un outil pour comprendre et appréhender le contexte dans lequel l'artiste inscrit la série *Estenopeícas rurales, restitution de la mémoire* (2015): les campagnes colombiennes et le retour chez eux après un long exil de ses habitants engagés dans une lutte organisée – armée ou pas –, pour défendre leurs droits à la terre.

Dans ce travail, l'artiste se saisit d'une question posée aujourd'hui avec d'autant plus d'acuité par la signature du traité de paix avec les FARC. Aussi, déploie-t-il en ce moment des œuvres qui se complètent sur le monde paysan colombien et sa lutte armée dans le cadre des expositions individuelle *Les choses qui vibrent* au Grand Café de Saint Nazaire et collective, *Medellín, une histoire colombienne des années 1950 à aujourd'hui*, aux Abattoirs de Toulouse où il présente notamment un triptyque de *Estenopeícas rurales*.

Les clichés de *Les Choses qui Echappent* marquent le temps des retrouvailles, après l'exil, entre des lieux d'habitation, leur environnement et ceux qui les font vivre. Ce temps intime fixé sur la pellicule fera l'objet d'une inversion de perspective et d'une création de profondeur historique dans la série *Estenopeícas rurales*. Ce sont les maisons elles mêmes qui attestent de l'existence de ces exilés rendus à l'état fantomatique. Les portraits exposés ici témoignent d'une présence retrouvée dont la série s'emploiera à rendre le caractère intermittent. Comment créer et convoquer l'histoire de l'absence à partir de la présence...

Les yeux du temps.

Marcos Avila Forero fige ici un moment pour préparer une œuvre qui joue avec différentes temporalités : celle du temps qui a passé et celle qui a vu ces lieux désertés, celle du temps de l'absence donc, celle du temps des retrouvailles aussi, celle de la vie et celle de la mort qui a vu les temps se dégrader, s'abimer, et celle à qui on redonne vie. La matière même de ces tirages argentiques – la lumière et le temps – sont aussi le sujet qu'elles révèlent. A partir de l'ensemble photographique présenté à la Galerie Dohyang Lee, l'artiste a remonté les temps pour regarder d'où venaient ces paysans, dire leur histoire dont il se fait le témoin.

Claire Luna
en collaboration avec François Couder

LOOP 2017

avec **MARCOS AVILA FORERO**

28 JUIN 1950, LA REFORME AGRAIRE

Marcos Avila Forero a contacté un calligraphe chinois, spécialisé dans le style « cursive-chaotique » — celui qu'employait Mao Zedong dans ses poèmes — pour lui demander de prendre de l'eau du fleuve Yangzi, afin de s'en servir en employant une technique populaire qui consiste à écrire sur le sol directement, uniquement avec de l'eau, pour retranscrire la réforme agraire qui a eu lieu en Chine juste après la révolution en 1950.

Cette réforme a une résonance très importante dans les revendications paysannes et révoltes populaires actuelles. Les idéogrammes déposés au sol s'évaporent en quelques minutes, en disparaissant, la nature de l'acte en lui-même donne à cette réforme un aspect invocatoire, et l'action acquiert alors une valeur revendicative.

Marcos Avila Forero (né en France en 1983) est diplômé en 2010, de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. En 2011, il voyage à travers l'Amazonie pour réaliser *A TARAPOTO, UN MANATI*, une vidéo qu'il présente à l'exposition *Le Vent d'après* et obtient le *Prix Multimédia de Fondations Des Beaux - Arts*. En 2012, il voyage à la frontière marocaine algérienne, travaille avec des immigrés clandestins pour réaliser l'oeuvre *CAYUCO*. En 2013, après avoir été récompensé du *Prix Découverte du Palais de Tokyo*, il voyage en Colombie et travaille avec des populations, déplacées par le conflit armé, dans un bidonville nommé *ZURATOQUE* et réalise une nouvelle oeuvre du nom de ce bidonville ainsi qu'une exposition personnelle au Palais de Tokyo.

Guiseppe Penone l'a invité à participer à une résidence artistique avec la Fondation d'Entreprise Hermès, en 2014. Marcos Avila Forero est actuellement invité à la Biennale *Viva Arte Viva* de Venise (57ème édition en 2017) par la curatrice Christine Macel.

YIA ART FAIR BASEL 2017

avec **MARCOS AVILA FORERO**

13 Juin - 18 Juin 2017

Marcos Avila Forero (né en France en 1983) est diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris en 2010. En 2011, il voyage à travers l'Amazonie pour filmer A TARAPOTO, UN MANATI, une vidéo qu'il présente à l'exposition *Le Vent d'après* et il obtient le *Prix Multimedia des Fondations Des Beaux - Arts*. En 2013, après avoir obtenu le *Prix Découverte du Palais de Tokyo*, il se rend en Colombie et travaille avec les populations locales, déplacées par le conflit armé, dans un bidonville nommé ZURATOQUE. Avec le même nom, il réalise une nouvelle oeuvre et tient une exposition personnelle au Palais de Tokyo. Giuseppe Penone l'invite à participer à une résidence avec la Fondation d'Entreprise Hermès, en 2014. Marcos Avila Forero est actuellement invité à la 57ème Biennale de Venise (2017) *Viva Arte Viva* par la curatrice Christine Macel.

Estenopeicas rurales sont des tryptiques de photos qui rendent hommage aux populations fermières de Colombie, qui subissent depuis des années la violence du conflit armé. Les maisons, transformées en appareils photographiques géants sténopés (chambre noire), captent à grande échelle les paysages cultivés et les montagnes. Le type d'image noir et blanc résultant évoque les archives photographiques de l'époque de *La Violencia*. Cependant nous ne pourrions en percevoir l'intérieur car chaque maison en tant que telle, restera l'espace obscur de l'histoire qu'elle évoque.

Zuratoque, bidonville dans la région de Santander en Colombie, est le sujet de cette oeuvre. Près de 350 familles y vivent, pour la plupart déplacées par les conflits armés dans les campagnes. Pour témoignage de leur histoire, des photographies à taille réelle de sacs de jute sur lesquels chaque famille a inscrit le récit du moment où elle a dû fuir la campagne. Ensuite les sacs de jute ont été effilochés pour en récupérer le fil afin de façonner une paire d'alpargatas, chaussures traditionnelles.

Paysage Arménien est un tryptique de photos d'une fresque peinte au café sur la façade d'une demeure coloniale qui se situe dans la zone de l'Arménie en Colombie. Cette fresque reprend une photo prise en Arménie en 1915 lors des déportations faites par les soldats ottomans. Cette oeuvre souhaite rapprocher différents lieux en apparence très distants les uns des autres.

Cayuco est une vidéo qui retrace le voyage de l'artiste avec une reproduction en plâtre d'un Cayuco, embarcation de pêche, utilisée pour la traversée des clandestins, à travers la route d'Oujda au Maroc jusqu'à l'enclave espagnole de Melilla. L'artiste traîne la reproduction en plâtre pendant tout le trajet et laisse ainsi une trace physique. La vidéo se termine par la rencontre des clandestins qui ont échoué là, cachés, pour certaines depuis des années, en attendant le « bon moment », à cet endroit surplombant Melilla, d'où l'on peut voir les barbelés de la frontière.

Colina 266 - Old Baldy est une photo prise en Corée du Sud, vers la Colline 266, située dans la Zone Démilitarisée Coréenne (DMZ). L'artiste a voulu raconter l'histoire du Bataillon Colombien qui a participé en 1951 à la guerre de Corée et qui s'est notamment battu sur cette colline. La colline est masquée dans le brouillard car il est interdit de prendre directement des photos de la DMZ.

70 rue Curial est la photo grand format d'un mur que des jeunes désœuvrés ont sali en s'adossant quotidiennement contre les murs. Ils ont involontairement marqué l'empreinte de leur désœuvrement et du temps qui passe.

ARCO MADRID 2016

avec **MARCOS AVILA FORERO**

ESTENOPEICAS RURALES “ PAYSAGES SUBVERSIFS ”

Marcos Avila Forero (né en 1983) travaille à Paris et à Bogota, en Colombie. Il a notamment exposé au Palais de Tokyo où il reçut le *Prix Découverte des Amis du Palais de Tokyo* en 2012. En 2014, il reçut le *Loop Award* pour l'oeuvre *A Tarapoto, un Manati*. Ses travaux sont immergés dans la réalité complexe des situations politiques et sociales des lieux qu'il parcourt. Restituant les choses non pas comme un observateur impartial, mais en s'impliquant complètement à travers de son travail, ses œuvres portent ainsi l'empreinte de chaque rencontre. L'être humain est toujours l'acteur principal.

Avec les œuvres *Estenopeicas Rurales - paysages subversifs* et *Tirofijo – le tir convaincu*, l'artiste transforme des maisons de la campagne colombienne, ou des palettes de transport, en appareils photographiques géants, en employant, la plus rudimentaire des techniques photographiques, le sténopé. Les très longs temps de pose imposés par cette technique - parfois une journée entière pour une seule photographie - font qu'il est nécessaire d'avoir la complicité, et même le jeu, des habitants du lieu, où il travaille. Obligeant l'artiste à considérer l'image documentaire comme un espace de composition théâtralisée, où le réel n'est tangible que parce qu'il est recrée. Allant, dans le cas de *Tirofijo – le tir convaincu*, jusqu'à créer toute une scène pour rééditer une image d'archive, déjà existante, de la première réunion des fermiers révoltés de Marquetalia.

Dans la vidéo *Atrato*, l'artiste, appuyé par une équipe de chercheurs, propose à une communauté de riverains percussionnistes en Colombie, de se servir du fleuve Atrato comme d'un instrument musical. Cet acte se transforme dans un outil de revendication sociale, qui leur a permis de récupérer une de leurs traditions, disparue aujourd'hui, au travers de la musique et la danse.

Colina 266, Old Baldy, c'est la photographie d'une colline plongée dans le brouillard, qui se situe dans la Zone Non Militarisée entre les deux Corées. Un récit accompagne cette image, aussi brumeux que cette dernière, il cherche à déployer les destins croisés d'un bataillon de soldats colombiens qui sont venus se battre dans cette colline durant la guerre de Corée, avec celui des fermiers et guérilleros rebelles, qui à la même période, ont déclaré la guerre civile en Colombie.

Bananos, joue sur l'existence de l'histoire à travers de son écriture. Directement taillés sur des peaux de bananes, on peut lire des rapports du consulat des Etats-Unis, écrits durant les années 40. Ces télégrammes étaient classés confidentiels à l'époque. Ils sont là, mélangés avec différents témoignages de fermiers, gravés aussi sur ces peaux de banane. Tous les écrits ont un lien avec l'expansion des différents marchés de la banane en Amérique Latine. Aujourd'hui ces documents sont enfin accessibles, et nous dévoilent avec 50 ans de retard, le prix humain de ces républiques bananières.

(OFF)ICIELLE 2015

avec **MARCOS AVILA FORERO**

22 Octobre - 25 Octobre 2015

Marcos Avila Forero (né en 1983) travaille à Paris et en Colombie. Il intègre l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux Arts Paris, dans l'atelier de Giuseppe Pennone, et reçut son diplôme avec les félicitations du jury. Marcos a notamment exposé au Palais de Tokyo où il reçut le *Prix Découverte des Amis du Palais de Tokyo* en 2012. En 2014, il reçut le *Loop Award* pour l'oeuvre *A Tarapoto, un Manati*.

Vidéos, fresques, performances ou installations, les oeuvres de Marcos Avila Forero semblent toujours évoquer un hors-champ: celui d'une rencontre, d'un récit ou d'un parcours dont elles conservent l'empreinte... Ce travail tire sa richesse et sa poésie de la fréquentation et du détournement des frontières... L'humain, que l'artiste place au centre de son oeuvre, est paradoxalement celui qui patiente aux marges, attendant interminablement «le bon moment» pour sauter le pas...

Daria de Beauvais

Estenopeicas rurales

En ce moment je réalise un projet photographique auprès de fermiers colombiens qui militent pour une réforme agraire : Je photographie leurs fermes en employant une ancienne technique, le sténopé.

Leurs maisons sont transformées en « camera obscura » géante, dont le but est de capter une image argentique de leurs paysages cultivés.

Ces maisons/sténopés requièrent des temps d'exposition très longs pour construire l'image, ce qui a pour conséquence la disparition des corps en mouvement.

Une fois, un fermier déçu de ne pas apparaître dans l'image, m'a demandé ce qu'il faudrait faire pour y être présent. Je lui ai répondu qu'il faudrait qu'il pose pendant une vingtaine de minutes sans bouger... il a décidé de le faire, lui avec son fils...

Ces fermiers militent pour pouvoir conserver et cultiver leurs terres. L'analogie entre l'insistance de leur lutte avec celle de vouloir apparaître dans l'image de leurs paysages cultivés était touchante.

Marcos Avila Forero

L'exposition se compose de plusieurs sténopés, qui sont rassemblées en triptyques et accompagnés de trois vidéos *Casa de Don Luis*, *Los Fusiles de Don Gilberto* et *Mision Ad Hoc*, ainsi que de plusieurs dessins préparatoires dont *Notes Témoignages Don Luis - San Luis de Ocoa*, qui montrent des plans de maison et des notes prises sur place par l'artiste. Pour finir, l'artiste a choisi d'exposer les sténopés qui ont servi à réaliser les photographies, comme témoins d'une rencontre.

ESTENOPEICAS RURALES

Restitutions de la mémoire

une exposition personnelle de **Marcos Avila Forero**

10 Octobre - 28 Novembre 2015

Dans sa deuxième exposition personnelle à la Galerie Dohyang Lee, **Marcos Avila Forero** présente son nouveau projet *Estenopeicas rurales – Restitutions de la mémoire*, réalisé en Colombie.

Depuis ses origines et jusqu'aux contestations contemporaines, le conflit social civil et armé en Colombie est fortement lié à des besoins de politiques agraires viables pour les populations fermières. Dans ce contexte, certaines régions sont devenues les théâtres principaux des mouvements de lutte paysanne, depuis la période historique de *La Violencia* jusqu'à nos jours. En étroite collaboration avec la population locale, l'artiste a transformé plusieurs fermes familiales de ces régions, qui ont été ou continuent à être des espaces de révolte, de militantisme et parfois de clandestinité, en *camera obscura*. Chaque maison, devenue un appareil photographique géant, capte à grande échelle les paysages cultivés et les montagnes. Les images noires et blanches ainsi obtenues évoquent des images d'archives nouant ainsi le lien entre l'histoire et la situation actuelle.

Au rez-de-chaussée de la galerie seront exposés cinq sténopés-triptyques géants de cette série.

Au niveau bas, on pourra (re)découvrir deux travaux récemment acquis par le FNAC (Fonds National d'art contemporain) et le FMAC (Fonds municipal d'art contemporain de la Ville de Paris) qui témoignent de la démarche artistique de **Marcos Avila Forero**, basée sur la rencontre avec des personnes, un lieu, une histoire, et cherchant à renouer des fils perdus entre traditions ancestrales et pratiques contemporaines. Dans la vidéo *Atrato (2014)*, l'artiste propose à des riverains afro-colombiens, du fleuve du même nom, l'une des principales artères du conflit armé en Colombie, de se réapproprier une coutume ancestrale perdue consistant à se servir du fleuve comme caisse de résonance (instrument de tambour). Dans cette version contemporaine, à travers les gestes et les sonorités musicales, ce groupe de percussionnistes évoque et exorcise l'expérience de *l'accoutumance à la violence* du conflit armé.

Pour son projet *Alpargatas de Zuratoque (2013)*, l'artiste a travaillé avec des familles déplacées par le conflit armé en Colombie. Il leur a proposé d'écrire leur histoire sur des sacs de toile de jute qui ont ensuite servi à fabriquer des chaussures tressées traditionnelles des paysans.

Marcos Avila Forero (*1983) travaille à Paris, en Colombie et au gré de ses nombreux voyages. Après son diplôme (avec les félicitations du jury) à l'ENSBA Paris, il a notamment exposé au Palais de Tokyo (lauréat du Prix Découverte des Amis du Palais de Tokyo en 2012), au Centre d'Art La Passerelle de Brest et au Château des Adhémar à Montélimar. Parallèlement à l'exposition à la Galerie Dohyang Lee, on pourra voir ses expositions personnelles au Centre d'Art CAIRN à Digne-les-Bains (du 16 octobre au 30 novembre 2015) et à l'Espace d'Art Contemporain Camille Lambert à Juvisy-sur-Orge (du 14 novembre au 18 décembre 2015).

La vidéo *Atrato (2014)* fait également partie de l'exposition *Tout le monde* au CREDAC d'Ivry-sur-Seine (jusqu'au 6 décembre 2015).

Maya Sachweh

(OFF)ICIELLE 2014

avec **MARCOS AVILA FORERO**

22 octobre - 26 octobre 2014

A travers les vidéos, les fresques/peintures murales, les objets, les sculptures, les performances ou les installations, le travail de **Marcos Avila Forero** semblent toujours évoquer un hors champ : une rencontre, une histoire ou un processus qui en garde la trace. Ses micro-fictions faites d'éléments cherchent à développer une collusion entre les temps et les lieux qui semblent être en désaccord plutôt que de documenter.

Atrato est un fleuve, une autoroute qui traverse la forêt du Chocó en Colombie puis, dans ce contexte, l'une des principales artères du conflit armé dans ce pays. Ce travail (vidéo) est le résultat d'une action que l'artiste a mené dans cette zone avec un groupe de résidents locaux d'origine afro colombienne.

Palenqueros, est une oeuvre réalisée avec un groupe d'artisans, de la région de Dordogne en France. Ils ont été réunis dans l'objectif d'adapter leurs connaissances afin de réinterpréter la fabrication d'un ensemble de cinq tambours de la culture Palenque, communauté issue, à l'époque coloniale, des territoires rebelles bâtis en Amérique Latine par des fugitifs noirs.

Ces tambours sont joués par des maitres percussionnistes congolais qui introduisent leurs propres codes musicaux Bantous afin de reproduire les rythmes des Palenqueros.

Diplômé en 2010 de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris avec les félicitations du jury, **Marcos Avila Forero** part en 2011 en Amazonie pour réaliser **A Tarapoto, Un Manati**, oeuvre qu'il présente à l'exposition *Le Vent d'Après* et obtient le *Prix Multimédia Des Fondations De Beaux-Arts*. En 2012 il voyage à la frontière entre le Maroc et l'Algérie (fermée pour conflit diplomatique) et réalise la vidéo **Cayuco**. En 2013, après avoir reçu le *Prix Découverte Du Palais De Tokyo*, il voyage en Colombie et travail avec des populations déplacées par le conflit armé dans un bidonville nommé **Zuratoque**, prénom qu'il donne à une de ces oeuvres et à une exposition individuelle au Palais De Tokyo. Il a récemment été invité par Giuseppe Penone pour réaliser une résidence d'artiste avec la Fondation d'Entreprise Hermès, qui a donné lieu à une deuxième exposition au Palais De Tokyo.

LOOP 2014

avec **MARCOS AVILA FORERO**

À TARAPOTO, UN MANATI I . II . III

Deux familles Cocamas réactivent un mythe sur le fleuve Amazone.

Prix Multimédia Des Fondations Des Beaux Arts 2012

A Tarapoto, un Manati, Le Voyage, 2011 - Installation vidéo HD, 18'38", couleur, son, édition 3/5 + 2 AP

A Tarapoto, un Manati, Le Témoignage, 2011 - Installation vidéo HD, 24'02", couleur, son, édition 3/5 + 2 AP

A Tarapoto, un Manati, La Construction, 2011 - Installation vidéo HD, 26'47", couleur, son, édition 3/5 + 2 AP

L'œuvre **A TARAPOTO, UN MANATI** est le résultat d'une action que l'artiste a mené, après divers voyages et plusieurs mois de travail en collaboration avec plusieurs familles de la communauté Cocama, dans la zone d'Atacuari, dans l'Amazonie Colombienne. Au départ, quelques habitants ont partagé les histoires et les mythes qui subsistent encore du *Manati*, un animal jadis sacré, mais aujourd'hui pratiquement disparu des fleuves.

C'est à partir de ces souvenirs encore sauvegardés par la communauté, que l'artiste a demandé à un sculpteur de matérialiser la forme de l'animal dans le bois. Plus tard, il a demandé à un jeune *Taïta* (un initié aux rituels magiques) de voyager sur le dos de cette sculpture le long du fleuve. Aujourd'hui on parle de la communauté Cocama comme des *natifs invisibles*, qui cherchent à s'adapter à la modernité, redéfinissant leur identité et oscillant entre conserver ou abandonner leurs traditions et leur culture... Ce projet a été réalisé à partir de leurs histoires, dans le but de les réactiver dans un contexte qui a tendance à les oublier.

Les œuvres de l'artiste colombien **Marcos Avila Forero** (né en France en 1983) sont immergées dans les réalités complexes de certaines situations politiques et sociales, qu'il restitue non pas comme un observateur, mais en s'impliquant lui-même ainsi qu'à son propre travail. Ses œuvres possèdent l'audace de la rencontre avec l'être humain. Il est diplômé avec Mentions en 2010 à l'Ecole Nationale Supérieure de Beaux-Arts de Paris.

En 2011 il voyage en Amazonie pour réaliser **A TARAPOTO, UN MANATI**, qu'il présente à l'exposition *Le Vent d'après* et obtient le *Prix Multimédia Des Fondations Des Beaux - Arts*. En 2012, il voyage à la frontière maroco - algérienne (fermée par un conflit diplomatique), travaille avec plusieurs immigrants clandestins pour réaliser la pièce **CAYUCO**, œuvre acquise plus tard par la FRAC (Fond Régional d'Art Contemporain) Aquitaine - Bordeaux. En 2013, après avoir reçu le *Prix Découverte Du Palais De Tokyo*, il voyage en Colombie et travaille avec des populations déplacées, par le conflit armé, dans un bidonville nommé **ZURATOQUE**, et avec ce même nom il réalise une nouvelle œuvre et une exposition personnelle au Palais De Tokyo. Il a été invité par Guiseppa Penone pour réaliser une résidence artistique avec la Fondation d'Entreprise Hermès, qui a donné lieu à une deuxième exposition au Palais De Tokyo. Actuellement il prépare, entre différents projets, un voyage à Marfa, au Texas, pour développer une de ses prochaines œuvres avec le soutien de l'Institut Français aux Etats-Unis.

ANDANTES

une exposition personnelle de **Marcos Avila Forero**

19 janvier - 23 février 2013

La seule chose qui permet à l'humain d'avancer, c'est l'acte
Jean Paul Sartre

Sous un beau soleil de printemps 2011 (l'expo s'est déroulée en juin) je me suis rendu à pied aux Beaux Arts de Paris pour découvrir les jeunes étudiants d'art primés de la promotion 2010.

J'ai suivi le parcours et suis tombé sur une première œuvre de Marcos Avila Forero (*À San Vicente, Un Entraînement*). Il s'agissait d'une œuvre à la fois très généreuse de par l'espace important qu'occupait spatialement l'œuvre et en même temps d'une grande richesse picturale. J'aime cette idée de s'être servi d'armes de guerre factices, morceaux de bois sculptés, brûlés en leurs bouts, pour dessiner sur le mur une forêt où se mêlent toutes les difficultés d'une jungle colombienne... L'œuvre était accompagnée d'une bande son de voix guerrières d'hommes et femmes, simulant la guerre, enregistrées dans la forêt colombienne. Se dégageait de ce travail une force tant plastique qui m'a à la fois ému et parlé.

En montant à l'étage je méditais encore sur l'impression que j'avais eue en découvrant cette œuvre. J'ai été confronté à un dialogue entre deux vidéos projetées simultanément sur l'itinérance d'un manati (animal qui vit dans les eaux du fleuve Amazone). Marcos l'avait sculpté en grandeur nature, avec l'aide des artisans locaux dans le bois d'un arbre emprunté à la forêt Amazonienne. Il s'agissait pour lui d'une forme de performance en même temps que d'un parcours parsemé d'embûches et de difficultés pour amener le monstre dans les eaux. En découvrant cette vidéo pleine de promesses, je ne peux m'empêcher de penser au travail de Francis Alys, artiste majeur de sa génération. Comme lui, il est question de performance. Alys se sert à la fois de codes occidentaux et de matériaux non pérennes pour alimenter et illustrer ses projets au cours de la déambulation quand Marcos s'appuie sur des référents culturels propres à l'histoire des lieux dans lesquels il va travailler, à travers l'itinérance. Dans les deux cas les démarches sont passionnantes. Je pense que Francis utilise des matières dégradables (glace, peinture...) qui disparaissent avec le temps, tandis que Marcos construit des pièces artisanales en référence à un contexte d'origine avec lesquelles il réalise des actions. Il est question de performances surréalistes et absurdes chez Francis alors qu'il s'agit chez Marcos de performances intimes, nostalgiques liées à sa propre histoire. On retrouvera cette notion fréquemment dans son travail. Je pense notamment à l'œuvre de la barque qu'il a utilisée au Maroc et qui a fait l'objet d'une belle vidéo, faite à la suite d'une performance lors de la manifestation de la Nuit Blanche à Paris en 2012...

Avec le recul et sans entrer dans plus de détails, ce qui marque son œuvre c'est qu'il détourne et utilise comme base de travail artistique des éléments, qui ont pour rôle dans la vie ordinaire de véhiculer, circuler et transporter... Il utilise souvent les matériaux locaux de la Colombie qui sont très importants pour le commerce et la survie des populations. Je pense aux références à la toile de jute, aux tatanes, aux palettes, aux barques, au camion... qui sont tous des « supports » de transports vitaux utilisés de façon récurrente par l'artiste. Il va jusqu'à se servir de café dilué à l'eau pour marquer l'empreinte du pays Arménien sur les murs des habitations locales colombiennes... Sur la forme, il y a une grande tonalité de couleurs ocres. Comme pour mieux panser les plaies des choses qu'il voit dans ces voyages, il lui arrive même d'utiliser le Mercurochrome dans ses dessins.

Marcos est investi de toute sa personne dans son œuvre. Il me surprend par son intelligence, par sa grande générosité plastique et humaine. Je suis en attente et curieux des œuvres à venir. Il s'agit à mon sens d'un artiste qu'il faut suivre de près tant il a encore des choses à dire...

Bonne visite !!!

Vincent Bazin

DES VOYAGES DONT SONT TENDUS LES TAMBOURS

Lorsqu'il réalise un projet, conçoit une oeuvre, effectue une résidence ou s'engage pour une cause — qu'elle soit sociale, artistique, environnementale ou humanitaire —, Marcos Avila Forero s'intéresse autant à ce qui lui permet de concrétiser au mieux son idée qu'au contexte dans lequel se déploie son action. Pour lui, l'art se vit, ici et ailleurs, comme une pratique insérée dans le flux de la vie et de la société, dont ses oeuvres rendent compte, traduisant dans un vocabulaire plastique singulier ses réflexions et sensations quant à chaque environnement choisi puis expérimenté. Il explique : " Mes oeuvres prennent des formes diverses : vidéos, installations, objets, photographies. Je choisis toujours le médium en fonction du contexte où j'évolue, employant souvent des formes non artistiques qui peuvent alors relever de l'artisanat ou de la vie quotidienne. C'est une barque en plâtre pour le projet *Cayuco* (2012), des chaussures en toile de jute pour celui mené à Zuratoque en Colombie (2013), des fresques murales peintes au café pour les photographies *Paysages arméniens* (2012), des tambours à l'occasion de ma résidence à la Maroquinerie Nontronnaise. Je souhaite que le contexte apparaisse toujours dans l'oeuvre exposée, qu'elle le prolonge matériellement. Je travaille à la manière d'un anthropologue, et mes oeuvres, que je vois comme des prétextes aux rencontres, sont les conséquences de ce qui m'a animé sur place. "

Pour la commissaire d'exposition Daria de Beauvais, " ses oeuvres semblent toujours évoquer un hors-champ : celui d'une rencontre, d'un récit ou d'un parcours dont elles conservent l'empreinte. Ses micro-fictions, faites de bric et de broc, cherchent moins à démontrer ou à documenter qu'à générer une collusion paradoxale entre des temps et des lieux que tout semble opposer. Son oeuvre tire sa richesse et sa poésie de la fréquentation et du détournement des frontières. Les frontières imperceptibles qui séparent la ville de la campagne, l'étranger de l'autochtone, ou celles, bien visibles et barbelées, qui suscitent conflits et déracinements. "

À la Maroquinerie Nontronnaise, située en Dordogne, Marcos Avila Forero s'est attaché aux frontières culturelles, y créant une oeuvre syncrétique qui, en fusionnant époques historiques, spécificités géographiques et cultures locales, en abolit les distances. Avec *Palenqueros*, cinq tambours transformés par leur interprétation en un voyage — " j'aime de plus en plus induire les mécanismes directement dans les titres ", commente l'artiste —, il donne ainsi naissance à un ensemble exprimant le voyage, la métamorphose et le processus de traduction.

Cette traduction, c'est celle qui se produit lorsqu'un élément culturel vernaculaire est pris en charge par un artiste contemporain. Cette métamorphose, c'est celle qui arrive lorsque le signe identitaire d'une culture colombienne spécifique, hérité de l'histoire douloureuse de la traite des Noirs, est réactivé par des savoir-faire occidentaux transmis, de génération en génération, à des milliers de kilomètres de son lieu d'origine. Mais cette translation culturelle, ce jeu de rebonds par-delà l'océan Atlantique, s'enrichit d'une épaisseur supplémentaire au moment où l'artiste — ayant grandi et vivant aujourd'hui entre la France et la Colombie — s'aperçoit qu'il ne constitue pas l'unique trait d'union entre l'ici et l'ailleurs.

En effet, un autre lien, historique, relie ces deux pays qu'un océan sépare : le commerce triangulaire qui, *via* l'Afrique, a constitué l'une des principales routes de communication et d'exploitation de l'Histoire. Méditation sur le déplacement et les migrations, *Palenqueros* devient alors ce creuset entre l'univers de Marcos Avila Forero, les techniques toujours en vigueur au sein d'une manufacture d'excellence, la région où celle-ci se situe et, puisque c'est le coeur de la pratique de l'artiste, les artisans qui y travaillent.

Parrainé par Giuseppe Penone pour participer au programme des Résidences d'artistes de la Fondation d'entreprise Hermès, Marcos Avila Forero a effectué sa résidence entre janvier et avril 2013. Il n'y a nullement dérogé à sa conception de la création artistique comme l'expression plastique d'un contexte. Bien que la situation géographique de la maroquinerie puisse à première vue sembler, pour un artiste habitué aux confins du monde, un environnement très spécialisé, il s'y est établi avec la même curiosité et la même envie d'en révéler les spécificités — celle qui l'inspire lorsqu'il s'établit, en Algérie, à la zone frontalière entre l'Afrique et l'Europe, ou qu'il prend pour cadre la jungle amazonienne. C'est en se documentant et en s'intéressant aux savoir-faire et à l'histoire de la manufacture, comme à ceux de sa grande région, qu'il a pris connaissance de son passé colonial.

Mais Marcos Avila Forero se passionne surtout pour le présent et ceux qui y vivent. Très vite, afin de rencontrer le plus d'artisans possible, il s'est installé au coeur de la maroquinerie, s'aménageant un atelier dans le hall du bâtiment, " un endroit où les personnes ne pouvaient pas ne pas me voir et engageaient facilement la conversation. Elles ont également pu y suivre l'avancée du projet. " Tout en mettant au point ses *Palenqueros* grâce à de nombreuses recherches iconographiques et historiques, au gré de séjours à Nontron et d'allers-retours entre Paris et la Colombie, Marcos Avila Forero a également souhaité bénéficier des savoir-faire des artisans, leur posant la question suivante : en dehors du travail du cuir, quelles sont les techniques et savoirs que vous connaissez et ceux que vous aimeriez apprendre, que vous auriez envie de maîtriser ? Les réponses reçues ont alors constitué autant de pistes de collaborations pour la réalisation d'une oeuvre qui, bien que signée d'un seul, résulte d'un processus collectif et de l'imbrication de nombreuses sources — une oeuvre à la forme venue d'ailleurs mais produite grâce aux savoir-faire d'ici.

Palenqueros, cinq tambours transformés par leur interprétation en un voyage est constituée de cinq tambours, posés au sol ou installés sur des supports en bois maintenus par des lanières de cuir. Leurs formes cylindriques, leurs diamètres et leurs longueurs varient de l'un à l'autre — le plus grand d'entre eux, traditionnellement nommé *pechiche*, mesure 170 centimètres de long pour 33 centimètres de diamètre, le plus petit, le *llamador*, 35 sur 25 centimètres. Comme l'indique son titre, cette oeuvre est la réinterprétation par Marcos Avila Forero d'un objet essentiel de la culture palenque. Il en doit la connaissance à l'un de ses oncles, *cabildo* de sa communauté, dépositaire de la tradition.

La culture palenque se définit par des pratiques sociales, médicales et religieuses ainsi que des traditions musicales et orales issues des racines africaines de ces descendants d'esclaves noirs fugitifs, réunis en communauté dans la région de Carthagène. Parmi leurs traditions, le *son palenquero*, la cérémonie du *lumbalù*, un rite funèbre d'origine bantoue où se mêlent chants féminins, danses et percussions aux rythmes complexes, et ce tambour palenque, instrument à la fois de musique et de communication, notamment destiné à prévenir de possibles menaces. Hérité d'un instrument africain introduit en Amérique latine par le commerce triangulaire, le *palenquero* est cet objet vernaculaire du Nord de la Colombie dont l'artiste s'est inspiré pour en proposer une version du XXI^e siècle, faite de matériaux différents — ceux que l'on trouve en Dordogne — et réalisée grâce à la collaboration d'une trentaine d'artisans de la maroquinerie.

Pour eux comme pour l'artiste, c'était la première fois qu'ils fabriquaient un tambour, Marcos Avila Forero souhaitant en effet créer " un objet différent à partir des gestes habituels ". Ainsi, pour choisir et travailler le bois des fûts, il s'est assuré la collaboration d'un artisan merrandier dont le travail est habituellement de préparer les douves d'un tonneau, soit les planches qui en forment le corps. Ensemble, ils ont choisi le bois de châtaignier, lequel se trouve être celui autrefois utilisé pour les tonneaux transportant sur les navires du commerce triangulaire les fruits du labeur des esclaves. Pour les câbles destinés à assurer la tension des structures, il s'est rendu aux Cordelleries de Varaignes, un autre village de Dordogne, afin d'étudier les techniques du cordage, se décidant pour des cordes en chanvre, identiques à celles utilisées sur les voiliers. Chacune d'entre elles est alors tendue par des cales en bois dont les extrémités ont été brûlées. Enfin, chacun des tambours est recouvert d'une peau humidifiée afin d'être tendue sur les fûts puis retenue par un cercle de cuir. Traité à la chaux par des tanneurs, il s'agit d'un cuir en parchemin, identique à celui qu'utilisaient les cartographes de l'époque coloniale. Sur ces peaux, Marcos Avila Forero a reproduit des gravures représentant paysages et scènes typiques du monde colonial, notamment la production de matières premières par des esclaves : le cacao, le café, la coca, la canne à sucre, le tabac. Réalisés au charbon, grâce au bois brûlé des cales, ces dessins viennent en quelque sorte faire retour sur l'origine de ses oeuvres, tout en nouant un nouveau faisceau de références avec le contexte local de la maroquinerie, en l'occurrence les grottes de Lascaux que l'artiste a visitées en compagnie d'artisans de la manufacture.

" Je ressemble à celui qui emporte toujours dans sa poche une pierre de sa maison pour montrer au monde comment c'est chez lui", aime à dire Marcos Avila Forero, citant Bertolt Brecht. Fidèle à sa démarche, Marcos Avila Forero a conçu une oeuvre-creuset qui relie les cultures et résulte d'une création commune. Elle est également une oeuvre à expérimenter puisque l'artiste insiste sur sa dimension musicale d'instrument, celle qui lui permet d'être jouée à plusieurs occasions — comme lors de son exposition au palais de Tokyo en juin 2013 — et de retrouver ses origines bantoues et ses capacités d'émancipation au-delà des mers et des siècles.

Clément Dirie

**MOUKIMBI MOUKENGUI
MARCOS AVILA FORERO
05.10.2013 – 04.01.2014**

Le travail de l'artiste colombien Marcos Avila Forero est immergé dans la réalité complexe et parfois violente de situations politiques et sociales identifiées dans lesquelles il s'engage personnellement et artistiquement. Ses œuvres mêlent ainsi expériences et éléments constitutifs de ces contextes. Elles portent l'empreinte de rencontres, de récits ou de parcours. Ce sont des micro-fictions faites de bric et de broc, qui cherchent moins à démontrer ou documenter qu'à confronter des temporalités et des géographies qui n'auraient pas dû se rencontrer. Ainsi, l'exposition évoque les déplacements du peuple Bantou, originaire d'Afrique équatoriale à travers l'Amérique latine, l'Afrique du nord et l'Europe.

Palenqueros (2013) est une série de tambours emblématiques de la culture Palenque, communauté issue à l'époque coloniale des territoires rebelles d'Amérique Latine bâtis par des fugitifs noirs. Ces instruments sont eux-mêmes à l'origine, une adaptation des tambours bantous d'Afrique. Poursuivant son investigation des logiques de déplacement et de migration, Marcos Avila Forero les fait réaliser par des artisans en Dordogne, région source de ravitaillement en matières premières des galions du commerce triangulaire.

CAYUCO, 2012

La vidéo *Cayuco* (2012) réalisée au Maroc à proximité d'Oujda met en scène le parcours d'une reproduction en plâtre d'un "Cayuco", une embarcation notamment connue pour la traversée des clandestins en Méditerranée. Poussée à même le sol durant plusieurs jours sur une route entre la frontière algérienne fermée et l'enclave espagnole de Melilla, ultime étape africaine des candidats à l'exil, cette sculpture s'use progressivement et laisse trace dans son sillage de son voyage jusqu'à la montagne de Gourougou.

La troisième proposition, réalisée in situ, est un dessin mural qui reprend par le trait engagé et poétique de l'artiste la logique cartographique qui sous-tend toute l'exposition.

Etienne Bernard

Vidéos, fresques, performances ou installations, les oeuvres de Marcos Avila Forero (né en 1983, vit et travaille à Paris) semblent toujours évoquer un hors-champ: celui d'une rencontre, d'un récit ou d'un parcours dont elles conservent l'empreinte. Ses micro-fictions faites de bric et de broc cherchent moins à démontrer ou documenter qu'à générer une collusion paradoxale entre des temps et des lieux que tout semble opposer. Ce travail tire sa richesse et sa poésie de la fréquentation et du détournement des frontières. Les frontières imperceptibles qui séparent la ville de la campagne, l'étranger de l'autochtone, ou celles, bien visibles et barbelées, qui suscitent conflits et déracinements. À une époque de démultiplication et de dématérialisation des flux, Marcos Avila Forero réinscrit les déplacements et les migrations dans leur durée et leur matérialité, leur redonne un sens et une substance trop souvent négligés. Comme dans ces *alpargatas* de Zuratoque, ces chaussures de fils du jute, que l'artiste a fait fabriquer par des paysans colombiens déplacés dans des bidonvilles à cause du conflit armé permanent en Colombie. Les fils employés pour la fabrication des chaussures proviennent de sacs de jute sur lesquels les familles ont inscrit leur propre histoire. Motif récurrent dans son travail, la barque, qu'elle soit de plâtre ou de carton, devient le symbole instable de ces tentatives d'échappée au sort incertain. L'humain, que l'artiste place au centre de son oeuvre, est paradoxalement celui qui patiente aux marges, attendant interminablement «le bon moment» pour sauter le pas.

Daria de Beauvais